

Wallace Berman

Verifax Collages

Commissaire de l'exposition : Sophie Dannenmüller (publication d'un catalogue)

Exposition du 10 janvier au 10 mars 2009 du mardi au samedi 11h-19h

Vernissage le samedi 10 janvier de 17h à 21h

Communiqué de presse

Figure légendaire du mouvement Beat en Californie, Wallace Berman a laissé le souvenir d'un homme discret, mystique et extrêmement charismatique. Selon Dennis Hopper, « il a marqué et influencé tous ceux qui étaient sérieusement impliqués dans le monde de l'art à Los Angeles dans les années 1950. S'il y a eu un gourou, c'était lui – le grand prêtre, le saint, le rabbin ». Walter Hopps évoquait en outre l'effet magique de sa touche pleine d'esprit – une magie qui opère encore de nos jours sur les jeunes générations qui découvrent le travail de Berman.

Pour la première exposition personnelle de l'artiste en France, la Galerie Frank Elbaz présente une sélection de grilles et de *Shuffles* de la série des *Verifax Collages*, précurseurs du *copy art*.

Berman commença à utiliser la photocopieuse Verifax vers 1964 ; elle resta son principal outil artistique jusqu'à sa mort accidentelle en 1976. Le nom « Verifax » [à peu près : « faits réels »] dut prendre une importance symbolique pour cet artiste fasciné par le pouvoir des mots. Il faisait en effet écho à *Factum Fidei* (1957) et à *Veritas Panel* (1952-57), deux œuvres montrées à la Ferus Gallery en 1957 dans l'exposition mythique qui fut fermée par la police de Los Angeles pour obscénité. Avec le Verifax, Berman put conjuguer plusieurs techniques qui l'intéressaient : la photographie, l'imprimerie et le collage. Le procédé indirect aux sels d'argent du Verifax était assez proche de celui de la photographie, mais totalement automatisé. L'original à copier était placé sur la plaque du Verifax et photographié ; l'image en négatif qui était produite devait être réintroduite dans la machine (avant d'être jetée) pour permettre l'impression de la copie positive finale.

Dans les *Verifax Collages*, Berman utilisait de façon récurrente l'image d'une main tenant dans sa paume un petit transistor radio qui provenait d'une réclame pour un transistor de 1963 de la marque Sony, trouvée dans un magazine. L'artiste recouvrit le texte de l'annonce pour n'en conserver que le visuel et évida le rectangle du haut-parleur pour le remplacer par d'autres images issues de la presse ou de livres. Berman travaillait directement sur la plaque du Verifax, sans élaborer de collage préparatoire. En d'autres termes, il n'existe pas d'« original » : la *photocopie* de la composition éphémère est l'œuvre originale. Berman expérimentait avec le procédé, variant les dosages prescrits du bain révélateur, ainsi que les temps d'exposition et de développement. Il incorporait également les négatifs dans ses travaux au lieu de les jeter. De surcroît, les copies étaient rarement utilisées telles qu'elles sortaient de la machine : des produits appliqués sur le papier encore humide provoquaient des reflets colorés et des teintes sépia, ou des taches et des éclaboussures qui avaient l'air d'accidents. Au final, Berman n'obtenait jamais des « copies » identiques d'un même « original ».

Après avoir produit une série de photocopies simples, les collages étaient composés en fixant effectivement sur un support de 4 à 56 « mains », juxtaposées dans les grilles carrées ou partiellement superposées dans les *Shuffles*. C'est alors que le collage au sens propre avait lieu, avec des joints apparents entre les éléments – ce qui n'était bien entendu pas le cas avec la photocopie, qui neutralisait les couleurs, les disparités de papiers, les épaisseurs et les jointures. Les *Verifax Collages* (comme l'art digital aujourd'hui) ont somme toute moins à voir avec le *collage* en tant que composition de matériaux hétérogènes collés, qu'avec une opération quasi-magique de fusion entre des éléments visuels disparates. Les images réalisées à l'aide du processus automatique, de phénomènes fortuits et d'interventions manuelles contrôlées n'étaient donc que de lointains échos des compositions initialement placées dans la photocopieuse au début du cycle créatif dans lequel l'artiste, hasard et machine prenaient tour à tour la main.

Sophie Dannenmüller